



RHAPSODIE SUR QUELQUES AIRS ACTUELS

Certains artistes créateurs de notre époque adoptent volontiers une attitude d'explorateurs. Ils ont le goût des lointaines équipées ; des mirages étonnants les attirent ; ils souhaitent pour leurs gestes des scènes plus vastes et moins fréquentées que celles sur lesquelles leurs ancêtres ont évolué. Mais, aimant l'aventure pour elle-même, souvent ils distinguent mal les buts permis à leur fantaisie. Répondent-ils donc à un besoin de connaissance, au désir sincère d'élargir les espaces de leur rêve ? Ou bien, vivant et agissant dans une ambiance qui provoque des sentiments de satiété à l'égard de ce qui fut, cèdent-ils à un penchant, dociles à l'esprit de l'époque qui dispose sur un même plan et dans une semblable confusion les libres mouvements de la spontanéité et ceux plus violents de l'anarchie ? Trouver une expression adéquate à un certain ordre dont ils essaient d'organiser les témoignages et de dégager les systèmes semble bien la nécessaire préoccupation de la plupart d'entre eux... Je ne sais s'ils considèrent leur effort sous ce jour, ou si leur pensée se détache suffisamment de ces choses assez vides parfois et souvent ténébreuses pour leur faire prendre un essor vers des points de droiture et de virilité. Ils ont de grands pressentiments ; ils voient et ils sentent selon des modes neufs. Et leur esprit essaie de reconnaître les directions qui favoriseront le lent acheminement des formes à travers le jeu complexe de l'émotion. Disposition d'esprit, confiance, — méfiance, — ingénuité d'âme, enthousiasme, goût de la discussion, désir de rénovation ou d'affranchissement que d'autres siècles et d'autres artistes ont éprouvés, mais qui ne se sont jamais manifestés avec autant d'ampleur et d'acuité qu'en ces temps-ci.

Quand nous y songeons, et que nous voulons donner à notre pensée un chemin ironique, il semble bien que le destin a joué à nos artistes le méchant tour de les mener au fond d'une impasse. Là, livrés aux impulsions d'une âme que tyrannisent de multiples désirs, ils s'efforcent de donner un corps, une palpitation et une forme aux fantaisies d'un beau rêve émancipé : ils ajoutent encore à leurs raisons d'agir des prétextes ingénus auxquels on ne marchande pas un zèle rempli de désintéressement. Semblables à Ariane, la femme de Barbe-

Blue, selon Maurice Maeterlinck, ils cherchent le soupirail d'où apparaîtra dans l'infini ouvert la pâleur d'une étoile ou la clarté d'un printemps ; en tous cas ils acceptent d'être les arbitres des libéralions. Or, ils sont descendus en ces lieux avec la résolution de désobéir ; ils l'ont considérée comme essentielle. L'art a des portes défendues. Ils les ont poussées, et il leur a semblé que l'inconnu qu'elles défendaient s'animait par l'effet de ce simple geste.

Auparavant, il faut désobéir... Quelques-uns ont cru et croient encore qu'un acte d'insoumission et de révolte est à la base des décrets et des éveils de la Muse moderne ; d'autres s'imposent les reniements, oubliant que la tradition leur a fourni ce premier point d'appui. Ils disent : le Passé est mort ; inutile donc de s'attarder à détailler l'expression des visages tournés vers l'immobilité. Vive l'heure insaisissable, l'heure dorée et sensuelle qui laisse couler entre nos doigts son sable mouvant et subtil !..

Hé ! que l'on regarde de près ! Les temps créent les obligations des âmes. Le progrès matériel lui-même remue d'autres fibres. Il réclame sa poésie ; il transforme le geste lyrique. La Musique se met à l'unisson des rythmes trépidants qui essoufflent les tempéraments et fatiguent les ressorts de la vie contemporaine ; elle en tire des effets qui font de l'art un témoignage parmi d'autres des puissances de vie du monde nouveau. Honegger lance sa locomotive « *Pacific 231* » sur des voies démunies de disques et de sémaphores. Les figures géométriques et le jeu des volumes écartent du dessin et des formes picturales l'outrance sentimentale. L'art nègre refait de l'ingénuité à bon compte. Jean Cocteau écrira dans le *Potomak* : Mes poètes furent : Larousse, Chaix, Joanne, Vidal de la Blache.

Je ne crois pas qu'il faille retenir le grief fait à nos artistes d'introduire sur la scène où se meuvent nos visions d'art le grincement précis et cruel des mécanismes qui nous entraînent et qui nous brisent. De nouveaux mots colorent d'une expression jeune une langue lasse un peu de se traîner dans l'ornière des anciens vocabulaires ; ils rafraîchissent l'atmosphère des âmes ; dans des mûles non usagés ils font couler le sentiment et le rêve avec la vigueur des sèves neuves ; ils ouvrent des perspectives au milieu desquelles notre curiosité entrevoit ces heureuses coïncidences qui motivent le rare bonheur d'une modulation inespérée. Et leur ordre, leur logique même sont ébranlés. Depuis Rimbaud, depuis Mallarmé, que de mots ont erré en liberté comme le pollen que la brise tiède porte dans l'at-

mosphère... Et la musique a recueilli de telles décisions émanant d'interprètes audacieux, de déclencheurs de rêves, et d'émotion la leçon qui importe.

Si les tentatives dont se réclame — ou bénéficie — l'art moderne proposent des enjeux dont la fragilité n'est pas toujours absente, les puissances de raison et de lyrisme dont ces tentatives témoignent n'en constituent pas moins des éléments d'une valeur incontestable. Vraiment, il est permis de sourire — indulgence ou pitié — quand on considère l'insignifiance ou la niaiserie des arguments engagés contre les apôtres des renouveaux artistiques. L'accusation qui frappe l'artiste en opposition avec la raison, la sagesse, la placide et sûre discipline des nombreux siècles de tradition ininterrompue sous-entend trop souvent l'orgueil ou l'aveugle parti-pris. L'art renouvelle ses artifices auprès des sujets immortels et de quelques idées transcendantales. Les gardiens des traditions se prévalent d'un héritage dont ils ignorent la véritable grandeur ; ils sont trop souvent les défenseurs d'un système dont ils ne savent même pas remonter le mécanisme. Ce sont les pires serviteurs des maîtres et des maîtres d'autrefois, habiles à stériliser une palpitation encore chaude. Ils ferment portes et fenêtres, et laissent à peine aux curieux le souci de dérober aux heures qui passent la tiédeur ou la coloration d'un rêve. « Prends garde aux conservateurs de vieilles anarchies », jette en passant Jean Cocteau. Et je m'arrête en face des Ombres augustes, de ces génies vidés de leur insolence et d'un peu de leur perversité. Ils sont grands et impressionnants encore. Leur olympienne sérénité les éloigne peu de nos préoccupations et de nos querelles. Ils sont de notre temps, moins par la précision de leurs avertissements que par l'abondance de leurs suggestions. Où est l'irascible Beethoven ? Où est le révolutionnaire Schumann ? Sentons-nous encore l'âpreté des luttes qu'ils menèrent : le premier contre les poignets attardés, le second contre les bastilles philistines ? Et Wagner, et Debussy ! N'ont-ils pas pris rang, après de sévères protestations, dans cette ligne de l'esprit, unique et souveraine ?

Dès qu'il touche à l'harmonie supérieure d'une âme, à ce ciel que peuplent des mondes sans cesse redécouverts, l'esprit se retrouve en face des problèmes essentiels de l'être. Que l'on en considère l'étendue dans une œuvre comme la *Neuvième*. Cent ans ont passé sans épuiser la sève ardente qui circule en ses membres vivants. Or, il faut bien l'avouer : la langue dans laquelle les chefs-d'œuvre s'expriment ne s'est pas contentée de jeter dans le tumulte de a

vie une note marginale ou le commentaire indiscret qui en précise l'éclat ou la frénésie. Que savons-nous de l'épopée trépidante du Premier Empire à travers l'œuvre du maître de Bonn ? *L'Héroïque* elle-même a la vertu des âmes : elle s'imprègne d'une pensée nourrie d'idéalité bien plus que de réalité. Un artiste se voue à une idée ; la qualité de l'homme social en fait souvent un individu en quelque sorte inactuel...

L'art et la vie ! Malheureuse formule, captieuse formule, cause de nombreux mécomptes et principe d'œuvres médiocres. Mêler l'un et l'autre, rapetisser le champ de l'illimité entre les frontières de nos présentes constatations ou de nos récentes expériences, quel délire, et quelle misère ! Nous sommes las de l'agitation qui nous dévore et du bruit qui détruit en nous les cadences du rêve, et voici que nous revenons à eux pour nous libérer du souci d'être ! Nous les revêtons des parures que leur brutalité exclut ! Pouvons-nous nous étonner que, déchirée par les contradictions, leur grâce, où devrait s'installer le sourire de l'âme éprise de lumière et d'autorité, s'étiole et meurt ?

Nous sommes avides de témoignages. Etre moderne, c'est essayer de surprendre l'accord des réalisations supérieures de son temps ; c'est aspirer à un ordre ou à une discipline d'où sortissent les antagonismes nécessaires ; c'est encore mêler je ne sais quelle troublante effigie du désir hardi et de la volonté sévère aux énergies qui sourdent de la terre grave et austère.

Qu'une âme donc soit assez fière et libre pour rejeter toutes les figures de fumées qui l'écartent des démarches décisives, qu'elle fasse la lumière au milieu de cette confusion de choses et d'illusions, qu'elle s'accorde au dynamisme de la vie sans cesser de recourir aux sources d'où jaillit la lucidité, et aussitôt toute harmonie s'établit, tout malentendu s'apaise.

L'horizon musical se charge de nuées annonciatrices et lourdes de fatalité. Est-ce aurore ou crépuscule ? Regardez les signes qui portent le mystérieux amalgame des sens et des rythmes. Quelle nouveauté dans l'arabesque qui compose les traits fuyants de l'art immatériel ! Quelle souveraineté dans le Rythme qui s'avère comme une énergie encore si peu captée ! Et je pense en écrivant cela aux œuvres qu'ont signées pour notre plus profonde délectation Maurice Ravel, un André Caplet, un Albert Roussel, un Igor Stravinsky... Qu'onnoncent-elles ? Que prophétisent-elles ? Quels anathèmes lancent-elles ?

Un jour, d'autres artistes — à supposer que des hommes pussent s'intéresser

encore aux jeux changeants de l'art et des livres — se lèveront, ils se pencheront sur ceux qui furent... Combien seront-ils demeurés ceux dont l'ouvrage fut pour nous symbole, pénétration ou pavillon? Y reconnaîtront-ils ces traits acérés et nerveux au sujet desquels notre génération édifia obstinément d'abondantes et véhémentes gloses? Ne dérobons pas à l'avenir un tel secret. La musique qui nous rapproche de la vie généreuse et ardente éloigne de son

temple les trop habiles déchiffreurs d'énigmes. Soumettons-nous aux décisions d'un destin qui veut qu'une lumière ignorée nous tente sans cesse. Entre l'âme active des temps et la fièvre des passants, il y a place toujours pour la volonté et la nécessité. Et nous savons que l'une et l'autre octroient à notre pauvre monde le rythme impérieux et l'intense vibration qui créent indéfiniment Beauté et Perfection..

Albert LAURENT.

A travers la Critique

Sur *Nuit*, de G. SAMAZEUILH (1^{re} aud. Colonne le 8 mars) :

M. R. Brussel (Figaro) : « Plan très clair d'ailleurs et très franc. De même que sont francs d'allure les thèmes et leurs déductions, lesquels ne cèlent rien de leur caractère mélodique. Car, anachronique assurément, si l'on s'en tient aux doctrines dernières, M. S... ne s'en remet pas exclusivement au jeu des timbres et à la conjonction hasardeuse d'embryons mélodiques ou rythmiques, du soin d'exprimer ce qu'il voit ou ce qu'il ressent. Ses thèmes et les déductions qu'il en tire sont des phrases, offrant des contours précis et auxquels il s'est efforcé de donner le caractère et la densité convenables au rôle qu'il leur assignait. M. S... conduit ses développements avec beaucoup de sûreté et n'ignore rien de l'art de combiner, de transformer par le dessin ou l'instrumentation, d'opposer les uns aux autres les plans, d'en modifier les valeurs ou le coloris, d'orner un motif et de donner du brillant à son orchestre. « *Nuit* » est un des meilleurs morceaux symphoniques et l'un des plus significatifs que nous ayons entendus durant cette saison. »

M. L. Vuillemin (Paris-Soir) : « ... D'une exécution instrumentale particulièrement valeureuse. Il sonne avec opulence et, en dépit de quelque sympathie, avec la somptueuse « *Péri* » de M. Paul Dukas, il a affirmé chez son auteur une « manière » assez personnelle et vraisemblablement épanouie à son degré définitif. »

M. R. Charpentier (Comœdia) : « « *Nuit* » est une pièce relativement courte, mais qui n'en a pas pour cela moins de saveur. Le développement thématique ne manque ni d'aisance, ni de souplesse. On ne sent à aucun moment le travail, cependant très poussé, de composition. Et c'est là, pour nous, l'une des plus précieuses qualités d'un musicien : l'habileté professionnelle qui est toujours indispensable, ne doit jamais gêner la germination et la floraison des idées. Nous avons dit que l'orchestration était ingénieuse; elle est également chatoyante et d'un agréable modernisme. Les cuivres, et particulièrement les cors, sont dextrement traités. Bref, un bon morceau, un peu bref peut-être et qui ne demandera qu'à s'encadrer dans une « suite ». »

M. E. Vuillemoz (Excelsior) : « Ce compositeur, qui nous avait déjà donné « *Le Sommeil de Canope* », aime les descriptions nocturnes et apaisées. Son vocabulaire debussyste et son orchestration délicate le

favorisent singulièrement dans ces sortes d'évocations. Son nouveau poème symphonique, comme ses œuvres précédentes, a plus de grâce et d'élégance que de personnalité, mais les lettrés de la musique se déclareront satisfaits d'un discours aussi bien tourné, d'un style soigné et rempli d'effets instrumentaux ingénieux et agréables. »

M. G. Bret (Intransigeant) : « Sa « *Nuit* » est de la plus loyale, de la plus délicate sincérité, et elle mérite de figurer en bonne place parmi les meilleures productions révélées cette année. »

M. Dézarnaux (Liberté) : « ... L'essentiel de « *Nuit* » n'est pas dans l'enveloppe orchestrale; l'essentiel, c'est le développement de deux thèmes, l'un rêveur, légèrement balancé sur un *ré bémol* et un *m bémol*, immobile, contemplatif; l'autre, qui prend de l'élan, atteint les notes élevées, retombe, rebondit... C'est comme une pensée errante. Le musicien les transforme, les unit, les colore, en utilise de courts fragments pour les varier, les renverser. A l'audition, ce travail un peu subtil, d'une technique difficile, ne frappe guère. Il faudrait une familiarité plus prolongée avec les thèmes initiaux pour qu'on sût, par exemple, reconnaître dans les triolets qui animent et échauffent le développement central, le triolet unique qui accélère légèrement le premier thème. C'est pour cela que je reprochais à « *Nuit* », tout à l'heure, sa brièveté. La matière musicale suffisait à alimenter de vastes développements. L'exposition annonçait un long discours. L'auteur se tait, après quelques paragraphes méticuleusement composés. En somme, cette musique aristocratique, et, si j'ose dire, alexandrine, enrichie de sonorités rares et parée de fines nuances harmoniques, fait honneur à son auteur. »

M. P. Souday (Paris-Soir) : « C'est une œuvre fort remarquable où des thèmes heureusement trouvés, une écriture savante et une instrumentation aussi riche que raffinée traduisent l'enchantement des belles nuits avec une étonnante intensité d'expression. Très moderne par la facture, M. S... se rattache à la grande tradition par la puissance du sentiment intérieur et la prédominance du lyrisme. Il a été chaleureusement applaudi. »

M. Lichtenlaub (Temps) : « Comme le « *Chant de la Mer* », la « *Nuit* » est tout autre chose qu'une de ces improvisations faites au hasard et au petit bonheur et dont l'auteur pour esbrouffer ses auditeurs compte sur une fausse indépendance ou une fausse originalité. M. S... ne se cache pas de penser qu'il n'a pas honte de suivre un plan, il ne rougit pas d'être sensible... Il écrit de la vraie musique en honnête musicien français. »